

Ils sont là !

Hommage au Père Larre

Le 18 décembre dernier, un vagabond céleste est parti pour de bon. Ce jour-là, comme le disent les taoïstes, ses amis depuis deux mille ans, le Père Claude Larre est rentré dans la ronde, la grande ronde du vivant, nous laissant derrière lui, orphelins et en deuil, comme toute la sinologie française.

Jésuite émérite, ordonné prêtre à Pékin en 1947, le Père Larre était l'un des plus grands sinologues français. Non seulement il vivait intensément son domaine, mais il avait cet art ancien qui parfois manque à ses pairs, une plume ! Pour ceux qui l'ont connu, pour tous ceux qui l'ont approché, pour tous ceux qu'il laisse simplement cheminer à sa suite, c'est une lueur qui s'éteint, un phare qui ouvrait la voie.

Personnellement, il avait au sens propre « orienté » ma vie. J'avais suivi depuis 1977 les cours de chinois ancien que donnait Kyril Ryjik à l'Université de Vincennes, et le moment était venu où voulant pousser plus loin cette recherche. J'avais donc décidé de partir étudier en terre de Chine, d'aller à la source même du Yi Jing. Pékin et les autres villes de la République Populaire ne me tentaient guère, je n'ais jamais eut de goût pour le ghetto et à l'époque il n'était pas dans les règles du régime de favoriser les rencontres entre Chinois et étrangers. Ces derniers, « chaleureusement » accueillis étaient nettement parqués dans les compound qui leur étaient « réservés » dont ils ne devaient sortir que pour, au mieux, aller visiter des usines¹.

Mon projet originel était d'aller à HongKong, peut-être simplement parce que c'était la seule ville chinoise non continentale dont je connaissais le nom et aussi que la compagnie British Caledonian venait d'ouvrir une ligne vers cette destination avec des allers simples extrêmement bon marché. À l'issue d'une des conférences qu'il donnait alors à l'institut Ricci, je suis allé lui demander ce qu'il pensait de ce projet. Devant le jeune godelureau inconnu que j'étais il eut alors une moue dubitative ; elle concernait moins mon projet que ma manière de le réaliser. Il me dit finalement « Pourquoi HongKong, c'est une ville bruyante ! Allez-donc à Taipei, c'est bien plus calme et bien plus propice pour ceux que passionne ce que la Chine a de plus ancien ! ». Et là-dessus, il me fit séance tenante deux cadeaux, l'un précieux et l'autre somptueux : deux adresses griffonnées de sa main en caractères chinois sur un méchant dos de papier.

La première était celle d'une sorte de maison d'hôte chrétienne où, quasiment pour le prix de la lessive de leurs draps, les religieux de passage étaient hébergés ; l'autre était celle du père Lefevre au centre Aurora, le quartier général des Jésuites après leur expulsion de Chine, le centre névralgique où allait patiemment être élaboré leur grande œuvre : le dictionnaire Ricci.

La maison d'hôte me fut d'un grand secours quand aux derniers jours de l'année 1979 je débarquais sans aucun repères dans la capitale taiwanaise ; la seconde fut l'occasion d'un immense enrichissement. En effet, au vu de ce viatique le Père Lefevre par un clair après-midi me reçut dans son immense petit bureau surchargé de livres et de documents. Il faut expliquer que le Père Lefevre est l'un des cinq spécialistes au monde pour tout ce qui concerne les premiers signes chinois gravés sur les os divinatoires et les carapaces de tortues. Il n'y a que deux professeurs chinois et deux professeurs américains avec lesquels il puisse parler d'égal à égal sur ce sujet. Il raconte cela avec une souriante modestie dans l'intretien qu'il avait accordé à la revue Hexagrammes (n°5). Pareil connaisseur de la source ne pouvait que s'intéresser au fleuve qu'était devenu le Yi Jing par la suite et il me fit le grand honneur et surtout le grand bonheur d'accepter de me recevoir régulièrement le mercredi après-midi, tous les quinze jours. Bien sûr je ressortais de ces rencontres un peu moins stupide que je n'étais en entrant, mais surtout, elles eurent une influence à bien plus long terme dont sur le moment je ne soupçonnais pas l'importance.

Rentré en France, j'allais suivre les cours du Père Larre au Centre Sèvre et ceux du professeur François Cheng à l'Université Dauphine. Et puis en 1989, j'ai été porter au Père le premier livre que j'avais écrit : le petit Yi Jing à couverture blanche aux Éditions du Cerf. La dédicace était empreinte d'une humilité toute chinoise dont il apprécia la forme tout en la ridiculisant gentiment d'un geste du

¹ On peut lire un savoureux récit de ce genre de vie dans le livre de dialogue de François Jullien avec Thierry Marchaisse « Penser d'un dehors (la Chine) Éditions du Seuil, où au chapitre 2 de ses « Itinéraires », François Jullien raconte avec un ton enjoué aussi agréable qu'inhabituel, les jours et les nuits de ses séjours à Pékin au début des années soixante-dix.

menton. Cet homme savait chez ses interlocuteurs broyer l'insipide pour qu'émerge l'essentiel. Il me le montra par la suite quand après avoir accepté avec bonhomie de répondre à un long entretien pour la revue « Hexagrammes » (n°4), il avait pris la peine de venir lui-même jusque chez moi pour en corriger les épreuves et en gommer les traits les plus inutilement piquants.

Depuis lors, nos rapports, tout en restants épisodiques, furent plus nombreux, par exemple en Suisse où, grâce à la fondation Ling créée à Lausanne par le Dr Gérard Salem, me fut donné l'immense honneur de participer à une conférence à la même table que lui. Tant et si bien que lorsque au moment de la publication du numéro de la revue « Question de » consacré au Yi Jing, je lui avais demandé l'autorisation de reproduire ce magnifique passage de son ouvrage « les Chinois » où il décrivait l'ensemble formé par les 64 hexagrammes avec une élégance poétique et poignante. C'est avec la même gentillesse qu'il accepta à nouveau que ce texte paraisse en préface de la publication de la traduction chez Albin Michel. Finalement cela ne s'est pas fait mais l'accord qu'il me donna à ce sujet, lors d'une des dernières visites que je lui aie rendu, me restera comme un troisième cadeau couronnant les deux premiers qu'il me fit.

Au chapitre 9 du Dao De Jing de Lao Zi, il est dit « l'œuvre accomplie, Se retirer, Telle est la Voie du Ciel »². S'agissait-il là du ciel vers lequel se tournait la prière du Père Larre quand il disait la messe ? Qui pourrait répondre sinon lui-même qui eut la tranquille audace de faire publier sa première traduction du Dao De Jing dans la collection « Christus » consacrée chez Desclée de Brouwer, maison chrétienne s'il en est, à des textes christiques. Toujours est-il qu'en cette lourde semaine de décembre, le lundi arrivaient à Paris les premiers exemplaires du monumental dictionnaire dont il avait co-piloté la réalisation durant tant d'années ; le mercredi l'institut Ricci qui depuis plus de trente ans était installé dans une charmante maison du XVIII^e siècle rue de la Tour à Paris près du Trocadéro, déménageait et le vendredi le Père s'en allait.

Les cartons d'invitation au cocktail de présentation officielle du dictionnaire Ricci imprimés bien avant portaient encore son nom en face de celui de Michel Pébreau, Président de la BNP Paribas, principal sponsor de l'entreprise. Ce cocktail eut lieu à la mi-janvier dans les salons du siège principal de la banque, près de l'Opéra et ils furent l'occasion d'un moment saisissant. Après les discours à la fois humains et convenus du maître de céans puis du Provincial des Jésuites de France, de la directrice du département Chine du CNRS et d'Élisabeth Rochat de la Vallée avec qui le Père Larre avait tant travaillé, il se passa une scène non prévue par le protocole. Le père Lefeuvre qui était venu spécialement de Taipei pour cette présentation mais qui n'était pas prévu parmi les orateurs, fut appelé au micro par Élisabeth Rochat de la Vallée pour en quelque sorte représenter ces absents à qui tous pensaient.

Il se produisit alors une scène unique et prenante. Jamais de ma vie je n'avais entendu un prêtre de la religion chrétienne affirmer avec autant de puissance et de force sa foi viscérale en la présence réelle ... des esprits des défunts. Le père Lefeuvre en effet en prenant la parole récusait de s'exprimer au nom de ceux qui étaient absents. Il s'écria plutôt avec une voix à la vigueur inaccoutumée : « je ne parle pas en leur nom, ILS SONT LÀ ! TOUS LES DEUX ! À ma gauche, il y a le Père Raguin (mort il y a deux ans et qui eut en charge toute la partie du dictionnaire en rapport avec le bouddhisme), à ma droite, le Père Larre ! Ils sont là, et ils nous REGARDENT ! ».

L'air dans la salle était devenu aussi épais que le silence. L'instant était si intense que personne ne songeait même à applaudir. Il a fallu le bris d'une flûte à champagne tombant sur le parquet pour clore ce moment d'exception et permettre à la vie parisienne de reprendre le brouhaha familial d'un cocktail.

L'esprit souffle où il veut disent certains, il est rare cependant que son émanation soit aussi saisissante dans les salons d'une banque.

Ce que nous apportait le Père Larre ne s'est pas envolé avec lui.

C. Javary

Je conseille sans réserve à tous ceux qui ont entendu, approché, aimé le Père Larre la lecture du livre de souvenirs que Anne Salem Marin a réalisé avec lui lors de sa dernière année « **Trois racines dans un jardin** » aux Éditions La Joie de Lire, à Genève.

² Tao Te King Le Livre de la Voie et de la Vertu, traduction du Père Larre, collection Christus, Éditions Desclée de Brouwer, Paris.